

Dans le Latium, un bel été

Enfin, l'autre tonnelet ! salué par des vivats tandis que le portaient gravement deux angelots – les aînés de la logeuse à qui on avait mis des ailes de papier ! Le maître se dressa, l'aide ne manquant pas, ni les bras ni les rires. S'agrippa à la table, toussa : il va parler ! Et là, justement là, qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Il se sentit happé vers le bas. Un chien ? Une truie ? Un démon ? Se pencha avec courage. Ou bien c'est le pauvre monde qui remonta vers lui. Souleva la nappe. Ou détroussa la table. « Giovanni Cosma, qu'est-ce que tu fais là ? » Le pauvre garçon à quatre pattes qui se bouchait le nez !

« Mon maître, j'obéis. »

Le maître, redressé, devant la compagnie :

« Le petit obéit : il ramasse les os ! »

Le maître, re-penché, re-sous la compagnie :

« Et qu'est-ce que tu vas faire, dis-moi, avec les os ? »

– Ben, les broyer !

– Pourquoi les broies-tu, s'il te plaît ?

– Mon maître, vous le savez bien.

– Oublié !

– C'est pour la colle et les couleurs ! »

Et re-dressé, en se pinçant le nez :

« É pour la olle et les ouleurs ! »

On hurla de rire. On mit en perche, on arrosa copieusement. Et Giovanni dessous la table, genoux sous le menton, devant son petit tas d'os, humait, avec la gravité des enfants de son âge, cet air de soumission entre pets et savates. Il y a de l'honneur, pensait-il, sans trop savoir jusqu'où menait ce mot dans une vie, l'honneur de l'homme, à résister dessous la table, près d'un petit tas d'os durement gagnés contre les chiens, seul, loin de son père, loin de la voix du père, fils de soi-même, et apprenti dans l'atelier d'un peintre renommé.

Le maître lui dira : « Sois libre ! » et il se lèvera enfin parmi les hommes, fier de sa tâche, fier de ses os ? Hélas, on ne lui disait rien, et nul se souciait de lui, tassé dessous la table, souffrant de petits maux de muscles et d'orgueil. Oublié. Oublié à crever. Est-ce qu'il faudra qu'il ronges ses propres os pour vivre ? Il décida qu'il ne pleurerait pas. Il attendrait les ordres de son maître.

Que se passa-t-il ensuite ? L'orage des chansons en chœur qui, commencé au rythme d'un battement lent, s'épanouissait à l'habitude en un galop d'enfer, déborda soudain la mesure. Tout se mit à trembler, à hurler, à vaciller, à basculer enfin, tandis que tombaient comme grêles en juin viandes, vaisselles, vases, garçons, pêle-mêle, tables, tréteaux rués en l'air. Et voilà comment Giovanni redécouvrit le soleil ! Cligna des yeux, se redressa. Le champ des victuailles était ravagé mais désert – hormis ceux qui ronflaient, cuvaient et ainsi de suite. Les autres étaient à l'écurie. Il s'approcha. Que regardaient-ils ainsi dans un si surprenant silence ? Trop petit pour voir quoi que ce soit, il se glissa entre les jambes. Parvint au premier

rang. Et là ! Bon dieu, là ! Peu s'en fallut qu'il ne tombât à la renverse, voyant ce qu'il n'avait encore jamais vu : la petite noireude, celle qui balayait l'atelier tous les soirs et qui servait à table, était nue, absolument nue, pubis touffu et seins très noirs. Elle tendait à Filippo une pomme rouge. Et lui tout aussi nu, avec un attribut fort turgescent, cherchait à conserver la pause.

Quelqu'un amena un tas de fascines que l'on couvrit de nappes. La belle y fut couchée – ou s'y coucha d'un bond. Une jambe pendait à terre. L'autre, très écartée.

Mais l'essentiel ne fut pas là. Couchée ainsi, ou enfoncée plutôt dans les fagots, la fille était ouverte, sexe gorgé de désir. Elle riait inextinguiblement.

Rome, 11 juin 1985, vers 19 heures

Vernissage de *Pro tempore*, exposition de Giovanni Cosma :
Christian Reni, peintre, Isabelle Dughet, journaliste.

Elle parlait avec Giulio Tempesta, le directeur de la galerie. Christian, qui l'observait, la vit pointer un doigt, secouer la tête, feindre de vaciller sur place, pour reprendre sans fin son argumentation. Giulio voulut répliquer, paume ouverte. Elle balaya d'un rire l'intention, remonta la mèche qui lui barrait les yeux :

« Je ne vous crois pas !

– C'est impossible, vous le savez bien. Il refuse tout.

– C'est justement pour cela que je veux le rencontrer.

– Christian, au secours ! murmura Giulio. »

Mais, elle, le doigt de nouveau pointé :

« Cher monsieur Tempesta, veuillez appeler Cosma et lui dire qu'Isabelle Dughet veut le voir. Point final !

– Bon ! puisque c'est ainsi que vous le prenez ! N'allez pas dire ensuite que je n'aide pas la presse. »

Il partit, haussant les épaules. Revint une minute plus tard : « Occupé ! dit-il, visiblement soulagé. Voyez l'exposition. Je vous ferai signe. »

D'abord, une photographie.

Portrait d'un homme de trente ans, dépoitraillé, les cheveux en bataille autour d'une sorte de bonnet ou turban sur la tête. Mais grimaçant d'une grimace qui roule, à pleine bouche, du fiel, de l'âcreté, bref, une humeur biliaire, à moins que ce ne soit l'amertume de vivre.

Elle pirouetta sur ses talons, secoua ses mèches, et s'en alla vers la première salle où la foule romaine se contemplait en chuchotant.

Christian la regardait. Elle était grande, plus grande et élancée que les filles d'ici. Ou bien était-ce une illusion ? Elle tourna la tête. Le chercha. Revint vers lui :

« Tu as compris ?

– Quoi, Isabelle ?

– Ce que j'ai vu tout de suite !

– Quoi ?

– Que Cosma a singé Poussin !

– Tu veux dire l'autoportrait syphilitique de 1626 ? »

Poussin rentre chez lui par les ruelles obscures. Il vient de dessiner l'après-midi entier sur le motif, entre ruines et mythes, au flanc du Caelius. Qu'a-t-il vu de ce qu'il sait ? Ou que sait-il de ce qu'il a vu ? Il se le demandera plus tard, a-t-il décidé une fois pour toutes, quand le métier aura fait son office. Pour l'heure, il porte un carton devant sa poitrine afin de se protéger du vent glacé. Il marche vite. Il a froid.

Sortie d'un porche sombre, une gamine se plante devant lui, se trousse et lui montre sa motte. Il la bouscule